Le Sire de Ryebeke

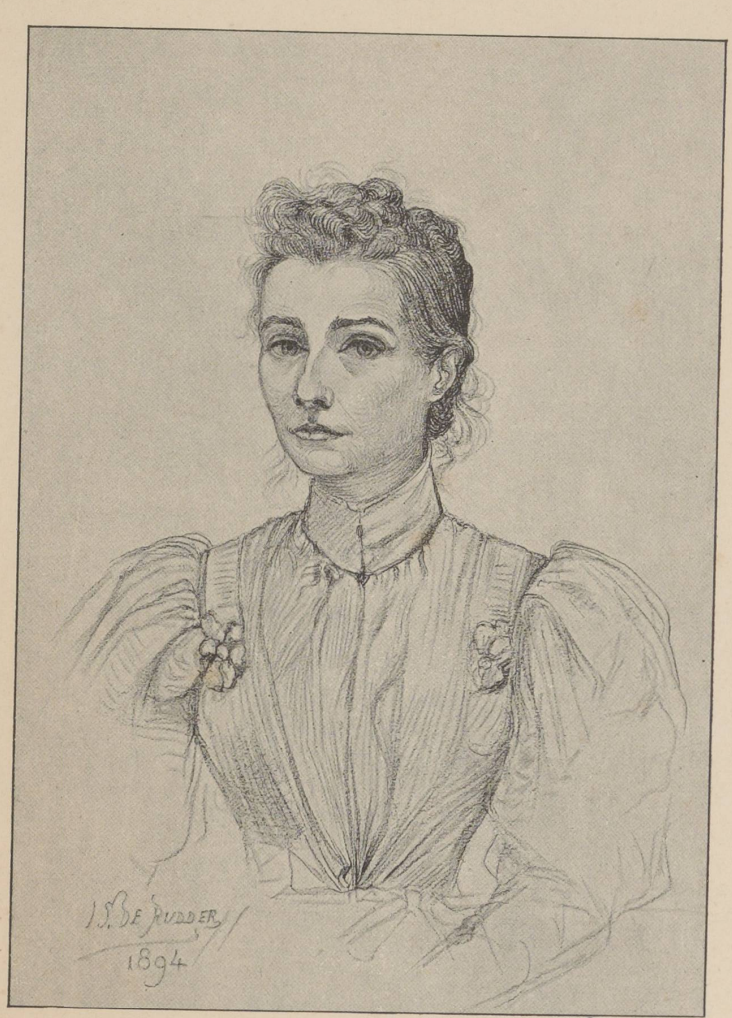
(Légende flamande)

par

Marguerite Van de Wiele

Illustrations d'Isidore de Rudder

Librairie de l'Art, 41, rue de la Victoire, Paris



à mon ami M. J. Dulieu,
bien affectueusement
M. Van de Wiele

26.8.94

MLA 20922

MS
20922

à mon ami M. J. Dulieu
en témoignage de ma profonde
affection, M. Van de Wiele

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR VÉLIN, NUMÉROTÉS A LA PRESSE DE 1 A 25.

CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE, NUMÉROTÉS A LA PRESSE DE 1 A 50.

EXEMPLAIRE SUR HOLLANDE

N° 17

A mes amis, filleuls, cousins et neveux :

Charles et Franz André-Potvin ;
Franz et Mathilde de Rudder ;
Lili et Roger Carle ;
Henri et Alice Van den Acker-Van de Wiele.

Pour leurs étrennes.

M. Van de Wiele.

Ouvrages du même auteur :

Lady Fauvette.	Paris,	Charpentier.
Maison flamande.	—	—
Insurgée.	—	—
Misères	—	Ollendorf.
Filleul du roi !	—	Hachette.
Les frères Van Ostade.	—	Librairie de l'Art.

Le

Sire de Ryebeke

(Légende flamande)

par

Marguerite Van de Wiele

Illustrations d'Isidore de Rudder

Librairie de l'Art
41, rue de la Victoire, 41
Paris

Le Sire de Ryebeke

Légende flamande

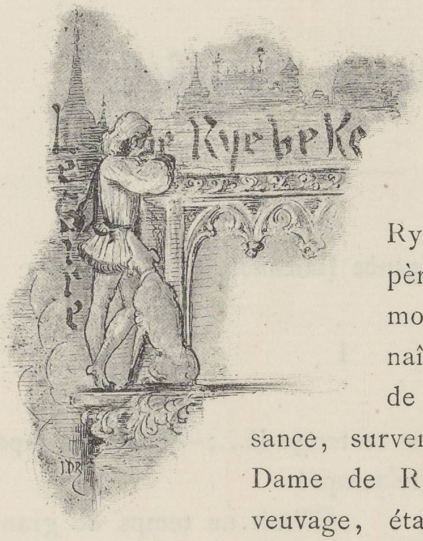
I

En ce temps-là...; — mais, qu'importe le temps!

C'était un temps de grandes guerres....., peut-être celles de Charles de Bourgogne, peut-être celles de Jean Sans-Peur, peut-être d'autres.....

Enfin, c'était le temps où Jooris de Ryebeke atteignait ses vingt ans, et c'était le mois d'avril : un mois d'avril précoce, lumineux, déjà fleuri en ce pays de Flandre où s'élevait le château dont Jooris était seigneur; — mais, qu'importe le temps, qu'importe le lieu!

Les grandes guerres..., — elles furent sauvages —; seraient-ce celles où le vainqueur, après avoir fait couper le poing à la garnison des villes vaincues, entrait à l'église, à cheval, et se félicitait d'en voir la nef pleine de cadavres? — Peut-être.



Ces grandes guerres, quelles qu'elles fussent, avaient entraîné dans leurs aventures le précédent seigneur de Ryebeke, le duc Arnold, père de Jooris; il y était mort quand celui-ci allait naître, et quelque chose de l'horreur de cette naissance, survenue au moment où la Dame de Ryebeke apprenait son veuvage, était resté dans l'esprit inquiet et pusillanime de l'héritier. Dès qu'il fut conscient de sa vie, il se montra nerveux, extraordinairement impressionnable, douloureusement timide: il eut peur de l'ombre, peur du vent, peur du silence, peur de tout! Et l'éducation virile que sa mère lui imposait demeura inefficace sur cette particulière disposition morale.

A vingt ans et en ce jour d'avril où, appuyé à la rampe du pont-levis de son domaine, il s'amusait à voir chavirer sur l'eau des fossés les blanches corolles d'un pommier qui avait poussé là et était tout épanoui, Jooris semblait une jeune fille, frêle, fine et haute comme ces roseaux fris-

IL AIMAIT LA VIERGE PLUS QUE JÉSUS...

sonnants dans les oseraies, qu'un vol de libellule effare.

Ses cheveux blonds et bouclés étaient d'une jeune fille et, aussi, son teint diaphane, ses yeux bleus étrangement clairs, qu'une vision inattendue ou trop brusque suffisait à troubler; et ce qui était encore très féminin chez Jooris, c'était la grâce onduleuse de tous les mouvements, la souplesse de la taille, la beauté délicate du cou svelte et flexible, des doigts blancs, fuselés, légèrement colorés d'incarnat aux ongles; le pur dessin de la bouche, l'arc régulier des sourcils, le soyeux des cils fort longs qui se recourbaient. Son sourire avait la suavité de l'innocence, aucun duvet masculin aux lèvres ni au menton ne révélait son sexe et ses joues gardaient la facilité à rougir qu'ont celles des tout petits enfants.

Il était très pieux et même un peu dévot..., rêveur et, même, un peu poète, bien qu'il n'eût jamais formulé ses rêveries en écriture. Mais il lui arrivait de demeurer indéfiniment immobile, muet, le regard perdu, insoucieux de ce qui se passait à son entour, absent de lui-même; puis, quand on l'interrogeait sur l'objet de sa méditation, il semblait revenir de bien loin pour répondre :

— Je ne sais pas.

Et il aimait tout ce qui est joli, tout ce qui est doux, tout ce qui, sous le ciel, fleurit, ou chante, ou vole; n'eût pas cueilli une pâquerette, pas dérobé un nid, pas capturé une mouche, car il était sensible jusqu'à la puérilité et bon jusqu'à la folie; car, en les touchant, il eût craint de faire mal aux insectes, aux passereaux, même aux fleurs!...

La lumière blonde et flambante que produit un essaim d'abeilles dansant sur les rayons du plein midi était une

fête pour ses yeux ; le parfum des grands lis aux chaleurs d'août lui causait une joie fine et délicieuse ; la musique que font les trouvères en s'accompagnant de leur téorbe le jetait en extase. C'étaient là ses bonheurs.

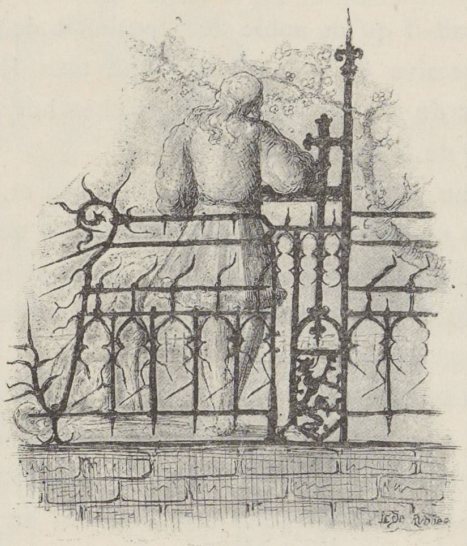
Il adorait la Vierge plus que Jésus parce que, dans la chapelle de Ryebeke, au fond d'une niche où, jour et nuit, des veilleuses restaient allumées, la Vierge apparaissait resplendissante, avec une robe de brocart ourlée d'hermine, avec un diadème de chrysoprase sur la tête, tandis que Jésus y était représenté par une terrible statue polychrome où les plaies divines saignaient, d'un sang noirâtre épouvantable, où la couronne de ronces, cruellement enfoncée sur le divin front, semblait vouloir le perforer.

Cet adolescent était un raffiné instinctif qui, sur la terre comme en paradis, se choisissait ses prédilections d'après leur plus de charme. S'il raffolait des fleurs, des moindres bestioles ailées, des ineffables mélodies..., par contre, tout ce qui est puissant, tout ce qui est majestueux dans la nature le laissait sans enthousiame, le gênait même un peu. Il n'eût pas admiré les montagnes ni compris la beauté de l'Océan et n'entra jamais dans les bois . l'agreste splendeur des sommets, la houle sonore des flots sur la grève, la noblesse raide et sévère des très vieux arbres dans la forêt eussent indisposé ce contemplatif, dont la tendre contemplation se plaisait surtout à ce qui est simple, ingénu, gaiement radieux.

Sur cela, sur cette douceur et cette féminité, la châtelaine de Ryebeke, qu'il vénérait pourtant, n'avait rien pu. Et l'on avait eu beau donner à Jooris des maîtres d'équi-

tation et des maîtres d'armes, des chefs de vénerie, et des valets de chiens, et des fauconniers !

Quand, de page, il était devenu écuyer, il avait regretté son enfance déjà finie. Il avait pleuré toutes ses larmes le jour où, écuyer depuis sept ans, il était passé dans la chevalerie et jugeait son noviciat trop court, puisque



la cérémonie de l'armement le faisait homme lorsque son âme était celle d'un enfant.

Que lui importait, à lui, d'avoir une cotte d'armes armoriée et de pouvoir porter son épée à la ceinture ! — Au premier tournoi où on l'avait mené, il s'était évanoui pour avoir vu l'un des tournoyeurs enfoncer sa dague dans le haubert faussé de l'autre qui, déchu de ses arçons, mordait la poussière..., et pour rien au monde Jooris n'eût consenti à tirer le gibier, qu'il fût de plume ou de poil :

c'est sur sa paume ouverte que son gerfaut, apprivoisé, venait prendre sa nourriture, mais il l'eût banni de sa présence si, revenu à son tempérament, le rapace se fût avisé de causer dommage au moindre oiselet.

. . . . . .

Cependant, on était au temps des grandes guerres..., et Jooris avait vingt ans.

Se pouvait-il qu'un noble duc continuât de mener cette existence passive et inutile alors que tous les autres de son rang et de son âge s'en allaient chercher la gloire sur les champs de bataille ?

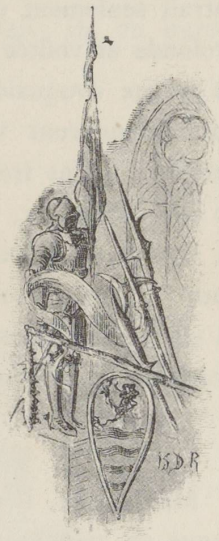
La Dame de Ryebeke ne le crut pas et, en ce jour d'avril bleu et fleuri, où l'heure indifférente marquait, à la fois, le vingtième anniversaire de la mort du père et de la naissance du fils, elle manda Jooris en la salle d'armes du château :

— Voyez ce qui se trouve là, ordonna-t-elle, quand l'enfant eut pénétré dans la vaste pièce où elle l'attendait et qui était celle où l'on gardait aussi les manuscrits historiés et enluminés, recouverts de velours cramoisi ou de drap d'or frisé ; les portraits des aïeux et la chronique de leurs hauts faits soigneusement relatés sur vélin, par des ménestrels.

Elle lui désignait diverses choses étalées sur une table, et Jooris vit que ces choses étaient : un heaume reluisant de pierreries ; un haubert ciselé, avec une cotte de molle soie par dessous ; un épieu, une dague de miséricorde ; une lance à la hampe de laquelle était lacé un gonfanon blanc ; enfin, l'écu du grand Rogier de Ryebeke, le héros de la famille, qui fut seigneur sous Charlemagne : un écu semé de diamants, fleuri d'estermineaux et d'ardentes escarboucles,

CES PAROLES VIOLENTES FINIRENT PAR GALVANISER L'ENFANT.

mais qui n'avait empêché ni Rogier, ni son arrière petit-fils, Arnold, de périr à la guerre. Jooris, en regardant tout cet équipement si fastueux, tressaillit, car il prévoyait de quoi il allait être question.



— Est-ce un avertissement qu'il me faudra bientôt vous quitter, ma Dame? demanda-t-il d'une voix anxieuse. Et l'émotion fit s'empourprer son visage.

— Oui, certes, répondit la duchesse, en lui signifiant qu'il eût à s'y préparer.

Jooris tremblait, il avait grand'peur. Mais il se garda de l'avouer, car il était un peu confus. Sa mère parlait de venger le duc Arnold : — étaient-ce les Saxons, les Sarrasins ou bien les Francs qui l'avaient tué naguère?... — Peu importe leur nom! — Ceux contre qui ce brave avait ferraillé et qui devaient compte de sa vie en fleur étaient là, sous les murs de la ville prochaine... — Mais qu'importe le lieu!

Et elle disait, l'implacable veuve, qu'il les fallait combattre, qu'il les fallait exterminer, tous, ou mourir de honte :

— Qu'un chevalier, disait-elle encore, qu'un chevalier soit rude dans les joutes, ardent à la guerre ; cela se doit, ou, autrement, il ne vaut que pour se faire moine dans un de ces cloîtres où, chaque jour, il pourra prier Dieu en expiation des péchés du monde. Mais ce n'est pas là affaire d'un duc de Ryebeke qui porte l'épée. Il a, celui-

ci, à illustrer son nom dans les combats; et si vous ne le faites, mon fils, je vous réprouverai et tiendrai pour un très lâche cœur de chevalier.

Ces paroles violentes, prononcées en cette salle où l'on entrait seulement dans les occasions solennelles, qui était profonde et voûtée comme une basilique et où dix effigies de preux évoquaient des souvenirs de gloire militaire, impressionnèrent vivement, puis finirent par galvaniser l'enfant : il les trouvait justes, s'efforçait de haïr, — lui, ce cœur d'amour, — les meurtriers de son père et, quand la duchesse, parce qu'il avait vingt ans et qu'il irait se battre bientôt, voulut le coiffer de son casque, lui passer sa cotte de mailles, glisser ses membres douillets dans les brassards et les cuissards, il la laissa faire.

. . . . . .

Maintenant, il était vêtu en chevalier, armé de sa bonne dague au manche d'or, de sa lance dont la hampe portait une longue banderole brodée d'argent... ; et, peu à peu, il se familiarisait avec la bruyance de ce costume métallique, avec ses lourdes armes. Il perdait de vue le jour, tout proche, où il lui faudrait partir, ainsi, bardé de fer, et tuer..., être tué, peut-être !

Au fond, ce déguisement lui paraissait un jeu : jeu barbare, son attirail étant d'un poids considérable, d'une incommodité extrême, mais jeu gentil car les objets dont on avait couvert Jooris étaient splendides et il avait toujours eu un faible pour les très riches vêtures. Aussi, se rappelant ses leçons d'autrefois, dont il avait si mal profité, il faisait le simulacre d'un bretteur qui s'escrime contre un

adversaire, et le repousse, et l'accule, et, finalement, d'un coup d'épée adroit, tranche le fil de ses jours.

Sans perdre de temps, sa mère, ravie de lui découvrir de si crânes dispositions, versait, au fond de verres de Venise en forme de calices, un vin couleur d'ambre, sucré comme le nectar, chaud comme le soleil; ils en burent

parce que le seigneur de Ryebeke avait vingt ans et qu'il irait se battre bientôt.

Et, à mesure qu'il en buvait, l'enfant se sentait devenir très hardi; une petite griserie lui envahissait le cerveau, qui lui donnait désir de montrer sa valeur, mépris du danger, impatience d'en pouvoir témoigner au plus vite.

— Se peut-il que vous soyez aujourd'hui si intrépide, mon fils ! répétait la châtelaine transportée d'orgueil.

Avant que le crépuscule fût descendu sur les jardins de Ryebeke, elle le décidait à se mettre en route ce jour-là

même, sans attendre ses gens insuffisamment équipés, et à rejoindre le camp ami, que commandait un illustre capitaine. — Peu importe lequel.

Alors, on fit venir Lyane, sa jument de parade, toute caparaçonnée de fer, elle aussi ; et le dernier des Ryebeke, montant en selle, se prépara au départ, encouragé par sa mère, qui lui criait :

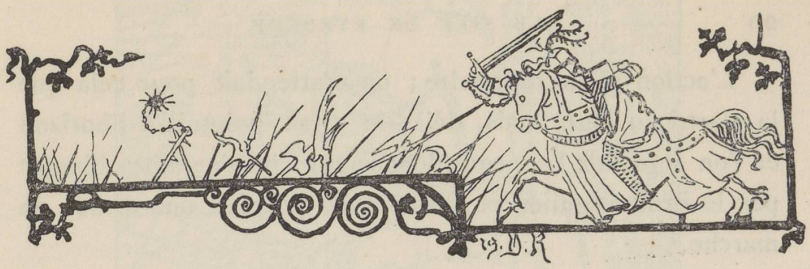
— Va, va, mon doux sire, et que l'ennemi fuie devant toi comme fuit le lièvre devant les chiens.

. . . . . .

Il partit, portant ses somptueuses armes et leur prêtant sa grâce ; ayant au cou son bouclier dont les couleurs étaient blanc et vermeil ; ayant aux doigts sa lance dont la pointe regardait les nues, tandis qu'à la hampe son étendard, déployé, flottait au vent...

Il partit, charmant et magnifique, souriant d'un sourire d'inconscience sous la grille du heaume.

Seuls, ses deux lévriers le suivaient.



II

Il avait un peu de fièvre : l'étincelle belliqueuse que lui avait soufflée sa mère incendiait tout ce qu'en dépit de sa langueur native, dix générations guerrières avaient déposé d'héroïque en ses veines ; ses terreurs étaient loin. Il piquait Lyane de l'éperon, et il lui disait :

— Courez, ma jolie, plus vite, plus vite ! Nous allons à la guerre.

Elle obéissait, fendant l'ombre de la nuit commençante, plus rapide que l'hirondelle dans l'espace ; et les grands lévriers lui emboîtaient le pas.

Ils allèrent ainsi, sans se ralentir, jusqu'à l'aube. Alors, comme la jument s'arrêtait, Jooris reconnut qu'il se trouvait en une prairie, au milieu d'un camp, parmi beaucoup d'hommes d'armes qui lui firent grande chère.

L'action allait reprendre ; on n'attendait pour cela que la clarté du jour, mais, déjà, le soleil pointait à l'horizon et l'on signalait l'ennemi, dont l'approche s'annonça bientôt par le bruit régulier et formidable que fait une armée en marche.

A ce moment, les pans crénelés d'une très ancienne muraille s'étant abattus, démasquèrent les survenants.

Et ce fut une délirante mêlée : les adversaires se cherchaient, couraient les uns sur les autres, se prenaient corps à corps, comme Jooris avait vu faire dans les carrousels ; mais ici ce n'était pas seulement les cuirasses qui souffraient de ces luttes, et du sang coulait, rouge et fumant, sur l'herbe tendre, pendant que des imprécations, des gémissements et d'aigres appels de trompettes déchiraient l'air sauvagement. Des soldats, parvenus sous le poitrail des chevaux de l'ennemi, leur coupaient les jarrets et quand, désarçonnés, les cavaliers de ces bêtes tombaient, gauches, embarrassés de leurs roides armures, les mêmes soldats, cherchant le défaut du revêtement de métal, leur perçaient le cœur.

. . . . . .

Déjà Jooris, visé aux épaules, avait son haubert démaillé et rompu. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, il vit sauter autour de lui, comme grêlons pendant l'orage, des jambes et des bras tranchés d'un coup d'estoc, tandis que de chaudes entrailles, des éclaboussures de cervelle, de la chair déchiquetée et pantelante, des esquilles d'os effleuraient les flancs de Lyane et la faisaient longuement frémir dans son harnois.

Tout près du chevalier, un reître tenait menaçante son

ET CE FUT UNE DÉLIRANTE MÊLÉE...

épée nue, et il avisa quelqu'un de l'autre camp, un seigneur à cheval, dont le cimier d'or brillait aux sereines lueurs du matin : ce cimier fut écrasé, comme si c'eût été quelque lâche chaperon de laine, sur le crâne de l'homme, après quoi, son assaillant lui fendit la tête jusqu'au menton.

Jooris distingua nettement, au milieu du vacarme, la chute sourde, le bruit mou et comme honteux de ce corps tout d'un coup effondré sur la terre humide, dans la rosée et le sang. Le cheval du mort, pris de folie, s'échappait au galop.

Et, sous le soleil qui, maintenant, flambait, haut dans le ciel et tout rouge, ce carnage, accompli aux sons de la musique, parut à l'enfant odieux, sacrilège, infernal, lui fit peur et le révolta.

Une indicible émotion le serrait à la gorge, qui l'empêchait de crier, mais ses dents se choquaient et, le long de son visage, blême sous le casque, une sueur froide glissait.

Soudain, la tentation le prit de se soustraire à un spectacle si abominable : il ne voulait plus entendre la plainte des mourants et des blessés implorant le coup de grâce, ni les vociférations des combattants qui s'injuriaient, ni le râle sinistre des chevaux mutilés, ni l'incessant et léger bourdonnement des couleuvrines, portant la destruction avec le gai froufrou d'un très nombreux essaim de frêlons rayant l'air. Il y avait devant, derrière, à côté de lui des cadavres couchés pêle-mêle : les uns sur le ventre, les autres sur le dos..., ceux-ci montrant des faces blafardes, convulsées, où des éclats de casques s'incrustaient en des plaies

effroyables, où de vastes yeux sans regard recevaient d'aplomb les rayons du soleil qu'ils ne devaient plus jamais voir. Et quand sa jument faisait un pas, c'était comme si elle eût marché dans le lit d'un étang, d'où ses sabots sortaient tout roses.

— Lyane, Lyane, allons-nous-en ; rentrons chez nous ! murmura le seigneur de Ryebeke prêt à défaillir.

Il piqua des deux, s'éloignant à toute vitesse du champ de bataille, suivi de ses fidèles lévriers dont l'un, éventré, perdait ses boyaux.

Mais quelqu'un l'avait reconnu, qui cria :

— Eh ! sire couard..., honte au félon qui nous abandonne. Courez-y sus, tous, et qu'il meure !

Au même instant, dix arquebuses firent feu, et une décharge atteignit Jooris par derrière, entre les deux épaules, à cette place délicate qui double les poumons et où sa cuirasse était démaillée.

Il se sentit touché à mort, et il flatta sa jument pour qu'elle hâtât son allure. Des ruisseaux d'un sang tiède et très fluide lui coulaient par tout le corps : ils vinrent rougir sa merveilleuse selle émaillée et jusqu'à ses étriers d'argent. Bientôt, cette grosse hémorragie qui lui vidait les artères le fit étrangement faible et sa vue s'obscurcit : il lui semblait que ses deux yeux pirouettaient dans leurs orbites ; son ouïe devint si incertaine que l'écho du combat, encore si proche, cependant, fut, pour lui, comme un paisible écho de batteurs en grange après la moisson.

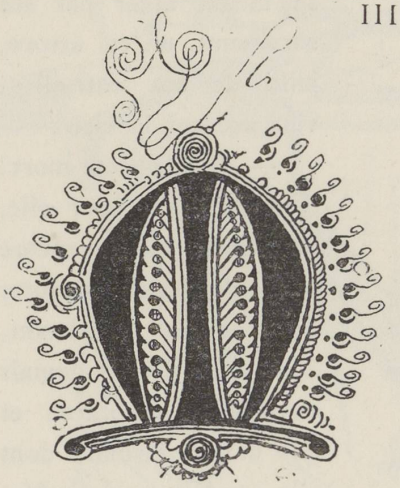
Il était emporté dans un vertige qui brouillait toutes ses pensées ; il en concevait beaucoup à la fois, qui s'anéantissaient aussitôt, les unes les autres, tumultueusement...

Et Lyane, accompagnée des deux lévriers dont l'un agonisait, poursuivit sa route, sûre et preste, regagnant l'antique domaine.

. . . . . .

Quand elle y fut, c'était le corps seulement de son seigneur qu'elle y ramenait, — l'âme de Jooris étant demeurée en chemin, dans quelque pré fleuri, à partager les ébats des papillons qui lutinent les marguerites.

III



on fils revient ! prononça la châtelaine de Ryebeke quand, de sa fenêtre ouverte sur la campagne, elle reconnut le groupe du jeune sire et de son destrier accourant si vite.

Et comme le poing mort de l'enfant gardait, très droite, par on ne sait quel miracle d'équilibre, sa fière lance d'où s'envolait le gonfanon déployé, et qu'il avait ainsi, à distance, un certain air triomphant, elle ajouta :

— Nos amis sont victorieux.

Aussitôt, elle fut parée de ses plus beaux atours, eut convoqué ses femmes, réuni ses gens et, tous ensemble, voulurent aller au devant de celui qui revenait. On avait baissé le pont et le soleil était éblouissant.

Dans la cour d'honneur où Lyane, immobile, attendait

que son cavalier quittât la selle, dames, pages, écuyers et valets souhaitèrent joyeusement la bienvenue au maître.

Hélas! tout de suite, la mère avait remarqué le sang qui souillait la cuirasse de Jooris et jusqu'au caparaçon frangé de sa monture :

— Mon fils est blessé! songea-t-elle, saisie d'angoisse.

Elle vola vers lui, voulut l'enlever des arçons, n'y put parvenir et, comme elle se faisait aider par ses serviteurs, un cri atroce, jailli de ses entrailles, vint accuser le ciel :

— Mon fils est mort!

Cela était, pour elle, une chose inouïe encore plus qu'affreuse, une sorte de trahison du destin, dont elle n'avait jamais envisagé l'hypothèse et qui la consternait, dont elle rendait responsable, elle ne savait qui, au juste, mais quelqu'un, dans l'infini, à qui elle montrait un poing plein de menaces, à qui elle jetait des mots sans suite, et cet anathème dix fois répété :

— Ah! maudit; maudit qui me l'a tué, lui aussi..., lui, mon petit, mon enfant!

Toutefois, chez cette vaillante, les désespoirs stériles ne pouvaient être de longue durée : en même temps qu'elle déplorait si furieusement la mort de Jooris, un sentiment

ELLE, ELLE N'AURA POINT PEUR...

étranger au désespoir, étranger aussi à la fureur, s'insinua en son âme, et elle se dit que c'était une bien belle mort, celle-là!... Que Jooris, tombé à la guerre, en combattant, ne démentait point ses ancêtres et que sa fin était une fin de preux. Une exaltation la transfigura, mit une flamme d'enthousiasme à son front austère, et elle dit :

— Ne nous lamentons point; réjouissons-nous plutôt. Mon fils est mort en brave.

Mais, tout à coup, la Dame de Ryebeke a pâli : c'est que, sur la poitrine de l'enfant, dépouillé du haubert, aucune blessure n'apparaît et que ses yeux perçants, ses yeux scrutateurs ont vu...

Ah! qu'ont-ils vu ses yeux, qu'ont-ils vu qui les trouble ainsi, qui les rend noirs, farouches, inexorables tandis quelle tourne et retourne le pauvre inerte corps sur son palefroi docile et qu'elle commande, d'une voix terrible :

— Retirez-vous, tous..., et laissez-moi seule avec lui.

. . . . . .

Elle l'a emporté dans ses appartements et, ainsi, à moitié dévêtu, avec encore un gantelet à une main, le heaume en tête, mais le torse nu, elle l'a couché sur son lit, la figure dans les coussins.

Longuement, minutieusement, froidement, elle examine la profonde blessure aux bords écarlates, qui troue le dos, et les autres blessures, plus petites, qui entourent celle-ci et prouvent que Jooris a été frappé par derrière et par un feu d'arquebusade, et au moment où il fuyait :

— Mon fils est mort en traître! gronde-t-elle.

Elle en rougit; ses tempes battent, sa bouche se crispe en un amer rictus : elle se frappe le flanc et lui reproche

d'avoir porté un lâche; elle voudrait crier, proclamer son indignation avec sa douleur et ne l'ose, car elle a honte. Puis, elle songe que ses gens doivent se douter de cela, qu'ils vont répéter partout de quelle façon s'est conduit leur maître..., et elle se tord les mains à l'idée du nom si vilainement terni, de cette indélébile tache sur le blason.

— Un Ryebeke tenu pour sans courage, est-ce possible!

Pourtant, cela est et va se publier...

La nuit vient; une rumeur s'élève du dehors : les serviteurs et les vassaux s'étonnent du mystère dont on semble vouloir entourer cette mort d'un soldat tombé au champ d'honneur..., et la châtelaine s'énerve à les entendre :

— Hé! peut-elle leur montrer cette forme navrante d'un chevalier mort pour avoir fui?

Mais les clameurs redoublent; on veut voir la dépouille du dernier des Ryebeke; et une crainte s'empare de la Dame : la crainte que cette populace ne s'insurge et, repoussant la garde, ne monte jusqu'à l'appartement où gît la vérité.

Alors, elle allume deux flambeaux, puis deux encore; les place aux quatre coins du lit funèbre qui occupe le milieu de la pièce et, brusquement, après avoir ôté à Jooris son heaume grillagé, elle attire à elle la tête livide dont la vue la fait tressaillir : l'enfant est très beau, très pur, très calme dans la mort, avec ses longs cheveux épars, rayés, au sommet du front, par une mèche complètement blanche..., blanchie, sans doute, au cours de cette barbare journée où il vit de près la guerre.

Cela ravive l'irritation de la duchesse, et, repoussant la douce tête exsangue, elle songe, en son par-dedans :

L'ENFANT RESTA TOUTE LA NUIT SOUS LE POMMIER FLEURI QU'IL AIMAIT...

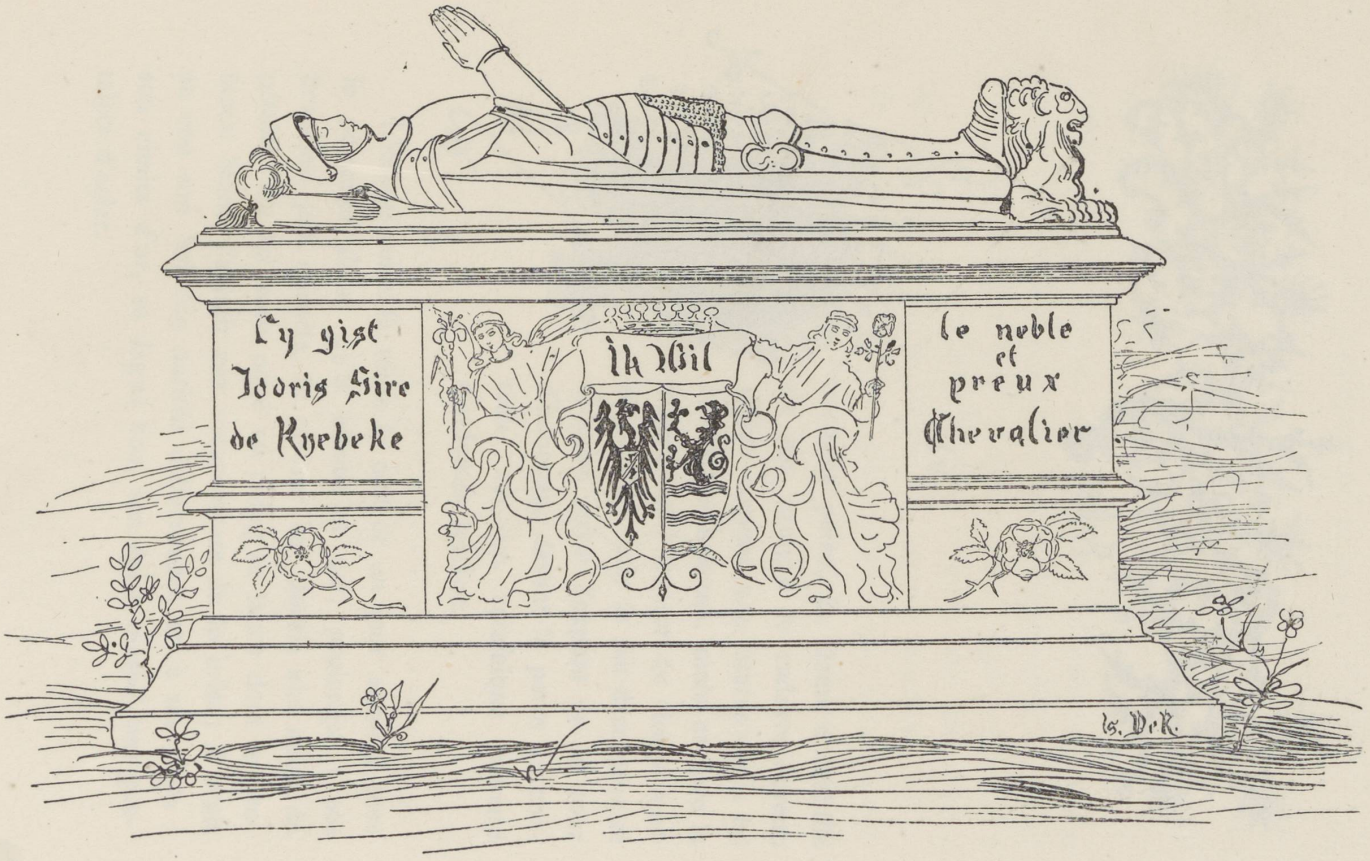
— Comme il a eu peur!

Elle, elle n'aura point peur.

. . . . . .

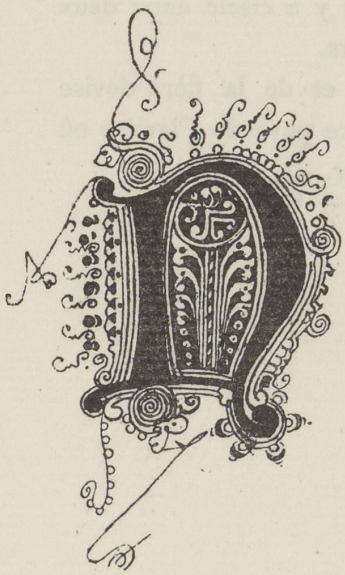
D'une panoplie d'armes blanches et d'armes à poudre qui est en un coin, elle détache une arquebuse, en brûle l'amorce, et, les yeux hagards mais la main sûre, elle fait feu sur son enfant, en plein visage. Et les cheveux blanchis sont aussitôt cachés par un peu de matière grisâtre et quelques gouttes de sang vite figées.

Maintenant, on pourra montrer Jooris à ses vassaux.



AUJOURD'HUI, IL GÎT EN CUIVRE TOUT DE SON LONG, SUR UN TOMBEAU DE FIN MARBRE BLANC.....

IV



Non sans peine, la Dame a rhabillé de son armure le cadavre devenu rigide comme une statue ; elle lui remet son heaume, mais en lève la visière sur l'horreur du visage massacré. Puis, elle le fait descendre et ordonne qu'on l'expose en la cour d'honneur, devant la porte du château, sur un catafalque entouré d'ardentes torches.

. . . . . .

L'enfant resta là toute la nuit et un jour encore, sous le pommier fleuri qu'il aimait et qui, prolongeant ses branches par miracle, fit pleurer sur Jooris une neige de pétales. On lui avait noué au poing sa lance dont le gonfanon blanc s'agitait aux mouvements de la brise ; il avait au cou son bel écu enrichi d'émeraudes et, à ses côtés : son cimier d'or, sa dague fine, son épieu massif, ses gantelets d'acier.

Et les habitants de la contrée, accourus en multitude, purent voir que leur suzerain était mort en brave, face à l'ennemi.

. . . . . .

Aujourd'hui, Jooris de Ryebeke gît en cuivre, tout de son long, relevé en bosse, sur un tombeau de fin marbre blanc. Le lion, emblème des preux qui périrent loyalement à la guerre, rugit à ses pieds ; et on y a ciselé aussi deux roses parce que Jooris aima les fleurs.

Le tombeau, marqué du blason et de la fière devise des Ryebeke, est là-bas, là-bas, en ce pays de Flandre où fut la terre dont Jooris était seigneur.....

PARIS. — IMPRIMERIE DE L'ART

E. MOREAU & Cie

41, RUE DE LA VICTOIRE, 41

Bibliothèque de la Littérature